

**L**e nom de cet homme est connu dans maints pays. Jacek Palkawicz, 46 ans, Polonais d'origine et citoyen italien, journaliste, rédacteur en chef de la revue *Capo Horn*, fondateur et directeur de l'École de survie dans des conditions extrêmes, la première de ce genre en Europe, est auteur de nombreux livres sur ce sujet. Néanmoins, il est avant tout un ardent voyageur, capitaine de navigation au long cours. C'est en solitaire, sur un canot de sauvetage, sans radio ni sextant, qu'il a traversé l'Atlantique. Il a aussi dirigé des expéditions dans les jungles de l'Amazonie, à Bornéo et au Sahara, a pris part à l'ascension de l'Annapurna dans l'Himalaya en hiver. Il est pilote de planeur, ceinture noire de karaté. Marié, trois enfants.

Son manuel pour l'École de survie en est à sa cinquième édition et sera bientôt publié en

URSS. Et il ne cesse d'écrire des livres sur ses voyages. Les plus importants des journaux et des magazines publient ses reportages. Palkawicz dit qu'il n'a jamais regretté ce qu'il a fait, en dépit des rudes épreuves endurées. Son seul regret : les voyages auxquels il lui a fallu renoncer.

Il déborde d'idées et de projets fantastiques. Et veut tout réaliser. Palkawicz est le représentant d'une espèce de reporters aujourd'hui plutôt rare : il ne s'intéresse pas aux événements politiques ou à la situation économique mais à des choses très simples, aux faits de la vie quotidienne, à l'homme, à son mode d'existence, au milieu où il vit.

Comme tous les hommes d'action, il parle peu mais toujours de façon concrète. Rentrant de son avant-dernière expédition, comme sa

*Le Spectacle Palkawicz*  
*[Signature]*



# DES ITALIENS AU PÔLE DU FROID



omme lui demandait s'il était content du voyage, il répondit : « Oui. Mais tu sais, j'ai entendu dire qu'il y a en Sibérie... »

La Sibérie... Chez beaucoup ce mot s'associe au froid et au désespoir, à la solitude et à la souffrance. Mais la Sibérie, ce sont des espaces sans borne dont les richesses sont loin d'être toutes connues. C'est une contrée où l'homme peut mettre à l'épreuve sa robustesse. Dans ces étendues où l'été est fugace, bien qu'il y pousse plus de 200 espèces de fleurs avant que la neige recouvre tout, que les fleuves soient figés par la glace et les troncs des bouleaux craquent de froid, dans cette région vivent pourtant des hommes qui aiment leur terre, sont fiers de sa grandeur, ne se plaignent pas des difficultés.

Au cœur même de la Sibérie il y a une république autonome dont la superficie équivaut à dix Italies : la Yakoutie peuplée de 1 034 000 habitants. Les gels y sont si forts qu'en dépit de l'été chaud, la température annuelle moyenne est de moins 15°C. Et à Oïmiakon, le pôle du froid, on enregistre la plus basse température des lieux habités par l'homme : 67°8 au-dessous de zéro.

C'est là que Jacek Palkawicz a effectué une récente expédition. Le projet en était né il y a plus de deux ans. Il a fallu plusieurs voyages à Moscou, de longs pourparlers, pour que l'idée prenne corps. Une grande aide a été apportée par l'agence de presse Novosti, par les autorités de la république autonome de Yakoutie.

Il s'agissait d'une expédition internationale. À part Palkawicz, il y avait trois autres Italiens, moniteurs à l'École de survie : R. Lorenzani, G. Piccinini et N. Cerfoglio. Et aussi V. Botchkovski, cameraman de la télévision yakoute, I. Mikhaliev, photographe reporter de Novosti, et deux autochtones, éleveurs de rennes.

L'itinéraire de Yakoutsk à Oïmiakon, soit 1200 km, a été parcouru en près d'un mois. Environ 700 km l'ont été avec des traîneaux tirés par des rennes, le gel atteignant 45-53°.

— Quelques jours après avoir quitté le bourg de Topoliny, se souvient Palkawicz, nous avons perdu un renne. Il a embouti un arbre

avec une telle force qu'il s'est tordu le cou. Et, malheureusement, il a fallu le manger. Tout au long de la route nous étions inquiets pour les rennes car ils ont beaucoup d'ennemis dans la toundra montagnaise. Les loups sont bien sûr les plus dangereux. Ils causent d'énormes préjudices au bétail domestique et sauvage. Nous avons vu la chasse aux loups avec des hélicoptères. Mais une fois celui-ci envolé avec ses proies, nous avons entendu de nouveau pendant la nuit le terrible hurlement des loups. Tous nos rennes se plaquaient contre nos tentes jusqu'au matin.

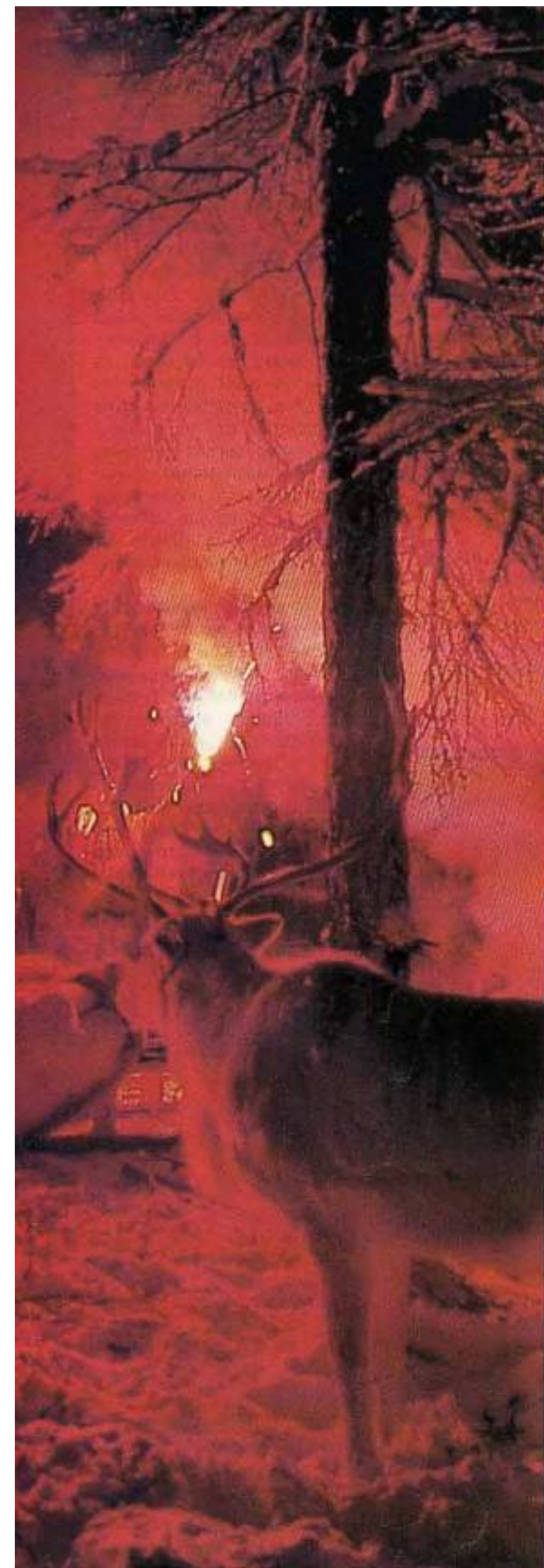
Chaque journée commençait à l'aube par la recherche des rennes qui s'étaient éloignés durant la nuit en quête de nourriture. En chemin nous n'avions pas le temps de faire de longues haltes, aussi notre alimentation se composait essentiellement de morceaux de poisson et de viande gelés. C'est seulement le soir que nous pouvions nous permettre un repas chaud. Soit dit en passant, avant notre départ, certains sceptiques disaient que des Européens ne pourraient pas se nourrir tout un mois de viande et poisson gelés. Mais nous avons tenu bon et sommes même satisfaits de notre état physique.

Nous passions la nuit dans des tentes et des sacs de couchage en peaux de rennes. J'ai compris, déjà en cours de route, que malgré notre préparation minutieuse nous avons sous-estimé l'action du froid. Un jour, le traîneau s'étant retourné, Piccinini déchira sa manche sans trop y faire attention. Dans la tente, avant de se coucher, il sentit une douleur au bras, qui se fit bientôt cuisante. Vladislav et Igor lui ont frotté la main avec de la neige, avec de l'alcool, puis avec du lard d'ours, que les autochtones avaient emporté par précaution. Grâce à Dieu, tout s'est bien terminé; seule la peau de la main s'est écaillée.

— Nous avons pu nous convaincre, poursuit Jacek, que l'unique moyen d'échapper au froid, c'est la chaleur de l'âme. Ce n'était facile pour personne, mais nous avons résisté. Nos amis soviétiques ont eu particulièrement du mal : ils avaient les mêmes soucis que nous — dresser les tentes, préparer la nourriture, chercher et ramener les rennes chaque matin —, mais en plus ils devaient porter leurs caméras de photo et de télévision, et ce n'est vraiment pas facile de s'en servir avec des gels pareils.

Les aventures n'ont pas manqué. Une fois,





nous avons perdu un membre du groupe : nous n'avions pas remarqué qu'Igor était descendu du traîneau pour prendre quelques photos, et nous avons fait plus d'un kilomètre sans lui. Une autre fois, nous avons dû entrer presque jusqu'au genou dans l'eau glaciale pour en retirer le traîneau. Comme nous l'avaient appris les éleveurs de rennes, il a fallu utiliser des bottes en feutre. On les plongeait un court instant dans l'eau et le gel formait petit à petit une épaisse croûte de glace sur ces bottes. On pouvait alors entrer dans l'eau sans se mouiller. Parfois les traîneaux se renversaient et nous devions faire dix ou vingt mètres dans des conditions rien moins que confortables, quand les sabots des rennes nous passaient carrément devant le nez. Impossible de tout énumérer.

— Et cependant, la chose la plus merveilleuse que nous ayons découverte en cours de route, dit en conclusion Jacek Palkawicz, ce sont les gens du Nord, la nature de Yakoutie. Dans ces contrées-là tout le monde est un frère pour autrui. Nous l'avons intimement senti en partageant les difficultés de l'expédition avec les éleveurs de rennes, en nous arrêtant dans les villages yakoutes. On ne peut vivre en Sibérie, il faut vivre par la Sibérie. Elle exige beaucoup, mais elle donne encore plus.

Serguéi LITCOKO

Photos E. JIGAÏLOV